



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

MODES.

VOULEZ-VOUS savoir jusqu'à quel point les cannes sont en vogue? Allez aux Tuileries voir de charmans petits enfans qui savent à peine marcher, et appuient une de leurs mains sur un petit bambou, tandis que leurs bonnes soutiennent leurs pas incertains. C'est vraiment chose curieuse que ces miniatures d'hommes qui représentent toute l'importance de leur sexe, et ont déjà un petit air de fatuité en s'appuyant sur leur jonc haut de quelques pouces. Mais enfin, tout cela n'est pas plus ridicule que de voir un bâton dans la main d'une femme, ainsi que l'on cherche à en faire renaitre l'usage. Peut-être arriverait-il un moment où nos yeux, façonnés par l'habitude, trouveront cette mode charmante. En attendant, il est quelques cannes dont le souvenir est venu jusqu'à nous. Témoin la canne de Constance, fille de Guillaume I^{er}, seconde femme de Ro-

bert, roi de France. Constance était d'une rare beauté, mais capricieuse, altière, impérieuse et colère; c'est ainsi que dans un de ses accès d'impatience elle creva les yeux d'Étienne, son confesseur, avec la pomme de sa canne qui était surmontée d'un bec d'oiseau.

Long-tems les cannes en jonc furent d'un grand crédit; c'était, comme aujourd'hui, une rivalité entre qui aurait le jonc d'une plus grande longueur. Il en existait une dans le cabinet du prince de Condé, qui portait trente-huit pouces du premier au second jet.

La canne dont se servait habituellement l'auteur de *la Henriade*, quoique très-simple, fut vendue 1,600 francs; le docteur Corvisart, médecin de Napoléon, en devint possesseur.

Le prince royal de Prusse, depuis le grand Frédéric, envoya à Voltaire une canne ornée du buste en or de Socrate.

Il y a long-tems que les cannes ornées

et décorées sont en usage ; dans le ^{xix}^e siècle, les femmes en France en portaient dont le haut était tourné en tête d'oiseau. Plusieurs fois cet usage s'est ralenti, et a ensuite repris faveur. On a vu long-tems des hommes affublés d'un manchon et d'une épée, le chapeau sous le bras ; puis une canne, une bourse ou un crapaud, et le chapeau sous le bras : tenue qui devait sembler bien peu gracieuse pour l'imagination, et peu propre à convenir à des héros de gloire ou d'amour ! De tout cet attirail, la canne seule est restée. Aujourd'hui nous la trouvons avec tout l'attrait de la vogue et du luxe dans les magasins de Verdier, rue Richelieu.

— Le tulle noir brodé s'emploie beaucoup pour robes de soirées ; on le sème de bouquets ou de colonnes brodées en soie de couleur. On le porte sur des robes en satin noir. Nous en avons vu une très-jolie parsemée de gros bouquets de roses brodées et nuancées parfaitement ; les bouquets s'agrandissaient vers le bas du jupon ; sur les manches courtes, un seul bouquet, qui les couvrait. Le corsage était drapé ; la ceinture en satin noir broché en vert et rose. Une guirlande de roses devait former la coiffure destinée à cette toilette.

— Les redingotes en satin ou pou de soie ont les devans du jupon ornés d'un travail assez compliqué par les liserés, les dents retournées, et maints autres ornemens de ce genre. On y adapte des pélerines formant pointe devant et derrière, et s'arrêtant sous la ceinture ; une double pointe retombe également sur les épaules.

— Les plis des jupons se font à double crevé, afin de bien se prolonger vers le bas, car il ne faut pas qu'un jupon soit tendu en aucune partie.

— On voit des chapeaux en satin noir dont la passe est doublée en vert, bleu ou lilas. Les rubans sont moitié noirs, moitié de la couleur de l'étoffe qui double la passe. Il y a de ces rubans à mille raies, ou à très-petits quadrilles noirs sur vert,

rose, jaune ou lilas ; d'autres rubans, d'une largeur extrême, ont d'un côté une large guirlande de fleurs damassées et tramées dans l'étoffe.

— Depuis l'invasion du noir jusque dans les petits bonnets, on les diversifie par toute espèce de broderies, de couleurs et d'ornemens. Les petits pois, verts, roses, bleus, lilas, etc., donnent un aspect animé au tulle noir ; en outre, une guirlande de petites roses de toutes nuances, assorties à cette broderie, se place au cintre, sur le front, et forme demi-couronne sur le derrière de la tête. Il y a beaucoup de gracieuseté et de coquetterie dans cette petite coiffure. Quelquefois, au lieu d'une guirlande de roses, on met une natte de rubans verts, roses ou bleus, lignés ou quadrillés. Cette natte couronne le front et soutient la garniture.

— Les écharpes de tulle noir sont toujours très à la mode pour toilettes de spectacles et de soirées. Le tulle noir brodé en dessins gothiques vert et or, ou rouge et or, est très-élégant.

— Les robes en soie, brodées en soie de la même nuance, sont de trop bon goût et de trop haut prix pour ne pas être toujours en vogue. On en confectionne de très-belles dans ce moment.

— Avec les parures d'hiver les bijoux vont reprendre leur essor. Jusque-là nous ne voyons que des objets de fantaisie, tels que des bracelets se composant d'un cercle en or d'un pouce de large, et d'une plaque de double grandeur sur laquelle sont sculptés, en or, un cheval, un loup, un chien, etc., etc. On a apporté une grande perfection dans ce petit travail.

— Des bagues sont également dans ce genre, un cercle d'or s'élargissant vers le milieu, et sur lequel sont incrustées des têtes de cerfs, de sangliers, de loups, etc.

— Les bandeaux formés d'une bandelette en or bruni, sont ornés par devant de pierres précieuses ou de perles fines. Les perles s'emploient beaucoup dans ce moment en boucles d'oreilles ; la plus

jolie manière de les disposer est lorsqu'elles figurent une grappe de groseilles, dont les feuilles sont en petits brillans. Cette façon, bien que connue, est toujours la plus élégante et celle que l'on préfère.

MUSÉE ALGÉRIEN.

Un officier français a rapporté d'Alger un musée d'un genre tout particulier. C'est la collection complète des instrumens destinés à punir les délits ou les crimes. Il a exposé ces instrumens dans l'hôtel habité jadis par M. Ladvocat, sur le quai Malaquais. Ainsi le cabinet musqué du plus fashionable des libraires se trouve métamorphosé en un arsenal, le plus épouvantable qu'on puisse voir.

Entrez : voilà les cordes ou câbles à poignées et à nœuds avec lesquelles on fait la police des rues ; elles servent aussi à punir les femmes esclaves qui ont commis quelque faute légère. L'adultère, dans ce pays, n'est pas une faute, c'est un crime. La femme coupable est liée dans ce sac, et jetée à l'eau ; avec ce cordon sans nœuds on étrangle son complice.

Les bisgris font à Alger le service de nos sergens de ville ; mais au lieu d'épées piquantes et déchirantes, ils sont armés de casouls, bâtons bariolés et surmontés d'une boule également colorée. Si vous préférez un coup de bâton à un coup d'épée, vous préférerez aussi les bisgris aux sergens de ville ; d'autant plus qu'on ne dit pas qu'après avoir atteint les tapageurs ou chanteurs nocturnes, ils les traînent en prison ou les jettent à la mer, ils se contentent de les assommer. Les bisgris sont d'ailleurs des personnages considérés et qui, dans les cérémonies publiques, portent leurs casouls devant le dey, comme on portait jadis les faisceaux devant les consuls de Rome.

Quel est ce poignard au tranchant recourbé et enfoncé dans un riche fourreau d'argent ? C'est lui qui sert à couper la main droite aux voleurs. Un médecin est chargé de cette affreuse exécution, et, après s'en être acquitté, il trempe le poignet du coupable dans la poix bouillante, soit pour ajouter au supplice, soit qu'il croie ainsi arrêter son sang. Je ne sais si dans ce pays il vaut mieux être médecin que voleur.

Omar-Pacha avait substitué à cette peine l'application d'un croissant de fer, dont le manche, garni de maroquin rouge, est enrichi de ciselures d'argent. Cet instrument, que l'on aperçoit à côté du poignard, était rougi au feu et appliqué au front et aux joues du condamné pour vol. Ce supplice était plus infamant, mais moins cruel. Omar, à la suite de quelques actes de violence, fut forcé dans son palais et périt sans qu'on ait su si ce fut par la corde, le poignard, le sabre turc ou le yatagan mauresque. L'usage du croissant de fer rougi ne survécut pas à son inventeur.

Les yatagans sont destinés à trancher les têtes que les deys ou les cadis ordonnent de faire tomber. Celles-ci volent d'un seul coup : la victime reçoit la mort à genoux. Celles-là sont tranchées contre terre, à peu près comme on trancherait la tête d'un serpent. Chaque exécution est inscrite sur le tranchant du fer. Voilà dix marques sur celui-ci, deux sur celui-là : c'est le même qui donna la mort aux deux scheiks arabes que la justice de M. de Rovigo aurait aussi bien fait peut-être d'épargner.

A Alger, comme en France au tems des privilèges, tout le monde n'avait pas le droit de mourir de la même manière pour le même crime. Le noble Turc était étranglé, le Maure était pendu, le sacrilège empalé. Voilà le pal, que l'on n'oserait décrire si l'on pouvait le regarder.

Le yatagan n'était pas toujours réservé aux chefs militaires et aux grands de l'état ;

Is avaient quelquefois à expier plus cruellement leurs crimes ou leurs malheurs. Omar-Bey, ministre de l'avant-dernier dey, fut jeté sur cet énorme crochet de fer qui était fixé aux murs de la porte Bab-Azoun. On dit qu'Omar vécut trois jours suspendu, sans que les cris arrachés par ses souffrances aient amolli le cœur du tigre qui régnait sous le nom de dey.

Passons devant ces riches haches turques et égyptiennes qui semblent n'avoir jamais servi qu'à orner les portiques des palais d'Alger. Toutes ces armes, tous ces instrumens de supplices ou de tortures y étaient appendus comme des trophées, et douze haïsses ou lictes étaient en faction sous les vestibules de ces palais, toujours prêts à exécuter les ordres sanglans qu'un mot ou un geste leur donnait.

Au milieu de ces objets rapportés d'Alger, il en est sur lesquels nos regards se sont arrêtés avec un intérêt difficile à peindre. Voyez-vous ces longues chaînes rouillées par l'humidité des cachots? ce sont les fers qui servaient à y retenir les captifs chrétiens et qui ont été enlevés après la conquête, en même tems qu'on transportait à Brest *la Consulaire*, autre monument de la barbarie musulmane.

(JOURNAL DE LA MARINE.)

UN SOUVENIR COMIQUE

A PROPOS DE TRAGÉDIE.

Vers l'automne de 1807, il tomba à Orléans deux acteurs du ci-devant théâtre de la République : M^{lle} Raucourt et Jean-Baptiste Florence *. Sémiramis, propriétaire assez imposée dans le département du Loiret, avait traîné à sa suite son camarade, espèce de vassal de ses succès, ordinaire confident de ses remords. Florence tenait gravement à sa renommée : il était exact dans tous les détails de son art ; il s'occupait avec un zèle particulier

* Florence s'était acquis une réputation spéciale dans le rôle ou plutôt dans le récit de Thérémène.

de tout ce qui pouvait concourir au bon effet de ses entrées et de ses sorties... Un dimanche donc, qu'une affiche de cinq pieds de haut, marquée de deux croix à l'ocre jaune, avait promis *Phèdre* à un parterre orléanais, le Thérémène se préoccupa de son rôle ; dès le matin, il quitta la bonne closerie aux bords de la Loire, où Phèdre et lui demeuraient, et il s'en alla au théâtre, afin de reconnaître un peu les visages de la troupe départementale... Il se défiait d'un certain Thésée, principal interlocuteur pour lui, et qui n'était en effet qu'un tragédien naïf et tout-à-fait improvisé. C'était M. Dantremont, gros et apathique directeur de la troupe orléanaise, ancien négociant de bois à Campêche.

« Écoute, mon vieux, lui dit Florence en le prenant à part, tu sais qu'on ne joue bien qu'autant qu'on nous seconde ; il faudra m'aider un peu ce soir dans mon grand récit, vois-tu ?

— Bien.

— La première chose pour me mettre à l'aise, ce sera de m'écouter avec intérêt, tu comprends ? Si tu me laisses aller tout seul pendant cette harangue, qui est longue, je manquerais de contenance. On n'a pas d'émulation à parler si on ne rencontre de tems en tems des yeux qui vous excitent à l'éloquence. Il y a de mauvais camarades, de méchans cabotins de Thésée qui tournent quelquefois le dos à un pauvre Thérémène ; ils s'enveloppent dans leur manteau, tombent sur un fauteuil, posent la tête dans leurs mains, et vous laissent ramer comme vous pouvez ; ce n'est pas ça. Toi, il faudra me regarder, mon ami, m'écouter de toutes tes oreilles, et donner, par intervalles, des signes de ta douleur paternelle. Que diable ! tu ne peux pas entendre raconter en détail la mort de ton fils unique, sans prendre part à l'événement, sans t'étonner, sans frémir ! tu as trop d'esprit pour cela !... Rien n'empêche que tu me témoignes une sensibilité muette ; il faut

même que tes gestes l'indiquent. Tiens, veux-tu bien faire pendant ma tirade, je te conseille de prononcer à voix basse, en toi-même, sans que le public entende, là, de toi à moi, mais pour donner du naturel à tes attitudes, quelques mots significatifs, comme par exemple : O mon fils !... Suis-je assez malheureux !... Déplorable prince !... Enfin ce qui te viendra. Tu comprends ? cela animera ta pose et te donnera une pantomime plus juste.

— Très-bien. »

Le soir arriva. Nous étions là tous à l'orchestre, nous autres vieux enfans de ce tems-là, écoliers alors avides de poésie et de spectacle... Le drame s'achevait ; déjà M^{lle} Raucourt avait déclamé le naturel et hurlé la passion au gré des connaisseurs de l'endroit ; sa figure, assez vivement couperosée, donnait toute vraisemblance à la chasteté de son beau-fils ; enfin Florence apparut : il vint couronner cette œuvre par l'épique narration... Nous entendions les plaintes du personnage avant qu'il n'entrât en scène. Il vint les bras en avant et les jambes chancelantes, comme un homme ivre : il semblait que, sous ses pas inégaux et précipités, il voulût déclouer les planches du théâtre. Quand il commença l'immortel monologue, il s'improvisa le plus religieux silence, la plus respectueuse réticence de toute respiration humaine. Thésée fut admirable : il ne fit usage de son manteau royal qu'avec sagesse et discrétion ; il écouta en conscience ; il s'attendrit et s'émut à l'unisson de tous ces lugubres détails ; mais quand Thérémène arriva à ces vers où il dit, en parlant d'Hippolyte :

Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.

Thésée, avec un sentiment de pitié très-noble aussi, se prit à dire : « Oh !... pauvre monstre * !... »

DELATOUCHE.

* Cette anecdote est tirée du piquant volume que vient de publier M. Delatouche, sous le titre de *Souvenirs et Fantaisies*. 1 volume in-8°, chez Levasseur.

LÉLIA.

Ce roman, qui vient d'agiter par tant de jugemens divers la société, n'est pas encore décidément jugé. Au nombre des réflexions les plus justes, nous avons remarqué celles-ci, qui pourront donner une idée précise de l'ouvrage aux personnes qui ne le connaissent pas encore :

Parmi les femmes qui se sont lancées dans la littérature, la plus éloquente, la plus hardie, la première de bien loin en talent, a été, sans aucun doute, l'auteur d'*Indiana*, l'accusatrice de Raymon de Ramière. Nous avons essayé de caractériser le genre de mérite et d'intérêt de ce premier ouvrage, mais sans faire assez ressortir peut-être l'inspiration philosophique et l'esprit de révolte contre la société qui perçaient en maint endroit. Ce même esprit, qui ne s'était montré dans *Valentine* que sous des nuances moins directes et plus distrayantes, vient d'éclater avec toute son énergie et sa plénitude dans *Lélia*, roman lyrique et philosophique. Vers l'âge de trente ans, combien n'est-il pas actuellement de femmes qui, belles encore, ayant devant elles, ce semble, un riant automne de jeunesse, sentent pourtant en leur cœur l'ennui, la mort, l'impuissance d'aimer et de croire ! Elles ont été trompées une ou deux fois ; elles se sont heurtées en leur premier élan contre l'égoïsme et la fatuité vulgaire : les unes se veulent guérir en trompant désormais à leur tour ; les autres gardent en leur sein la cendre et dévorent leurs pleurs. S'il en est de plus fortes, de plus puissantes d'essor, de plus orgueilleusement douées, sentant ainsi cette vie d'amour éteinte, elles doivent frémir de colère, se frapper souvent la poitrine, redemander la flamme perdue à tous les êtres, et, dans leurs momens égarés, en vouloir aux hommes et à Dieu, à la société, à la création elle-même. Telle est l'idée de *Lélia*.

L'idée de *Lélia* est l'impuissance d'aimer et de croire, la stérilité précoce d'un

cœur qui s'est usé dans les déceptions et dans les rêves ; le front reste uni et pur , les cheveux sont noirs , abondans comme toujours ; la taille élégante et haute n'a pas fléchi ; le regard se promène avec dédain ou sérénité sur le monde ; l'intelligence des choses n'a jamais été si limpide : mais où est la vie ? où est l'amour ? Si l'on me demande ce que je pense de la moralité de *Lélia* , dans le seul sens où cette question soit possible , je dirai que , les angoisses et le désespoir d'une telle situation d'âme ayant été admirablement posés , l'auteur n'a pas mené à bon port ses personnages , ni ses lecteurs , et que les crises violentes par où l'on passe n'aboutissent point à une solution moralement heureuse . Le souffle général du livre est un souffle de colère par la bouche de *Lélia* .

..... Il y a bien des passages dans *Lélia* où toutes les grâces du talent ne sont employées qu'à nuancer et à revêtir les sentimens les plus éprouvés , les émotions les plus présentes . Ainsi dans la confession même de *Lélia* , lorsqu'elle raconte les mystères de sa solitude , sa retraite au vieux couvent , et tous les détails enchanteurs de sa claustration volontaire : « Je » relevai en imagination les enceintes » écroulées de l'abbaye . J'entourai le » préau , ouvert à tous les vents , d'une » barrière invisible et sacrée . Je posai des » limites à mes pas , et je mesurai l'es- » pace où je voulais m'enfermer pour une » année entière . Les jours où je me sen- » tais agitée au point de ne pouvoir plus » reconnaître la ligne de démarcation ima- » ginaire tracée autour de ma prison , je » l'établissais par des signes visibles . J'ar- » rachais aux murailles décrépit les longs » rameaux de lierre et de clématite dont » elles étaient rongées , et je les couchais » sur le sol , aux endroits que je m'étais » interdit de franchir . Alors , rassurée sur » la crainte de manquer à mon serment , » je me sentais enfermée dans mon en- » ceinte avec autant de rigueur que je » l'aurais été dans une bastille . » J'indi-

querais encore dans le début toute cette promenade poétique du jeune Stenio sur la montagne , la description si animée de l'eau et de ses aspects changeans , et , au sein de la nature vivement peinte , les secrets surpris au cœur . « Couché sur l'herbe » fraîche et luisante qui croît aux marges » des courans , le poète oubliait , à con- » templer la lune et à écouter l'eau , les » heures qu'il aurait pu passer avec *Lélia* , » car à cet âge tout est bonheur dans l'a- » mour , même l'absence . » On pourrait , chemin faisant , noter dans *Lélia* une foule de ces douces et fines révélations , dont l'effet disparaît trop dans l'orage de l'ensemble .

Quoi qu'il en soit , *Lélia* , avec ses défauts et ses excès , est un livre qui méritait grandement d'être osé . Si la rumeur du moment lui semble contraire , la violence même de cette rumeur prouve assez pour l'audace de l'entreprise . Nous aurions souhaité au livre un ton plus apaisé , des conclusions plus consolantes , plus de conduite et de tempérance , en quelque sorte ; mais n'eût-ce pas été en changer la nature et y retrancher une portion notable des qualités ou défauts extraordinaires ?

UNE EXÉCUTION EN 1617.

C'était un beau jour du mois de juillet , un jour de fleurs et de parfums où la nature s'était parée de ses plus riches dons , un jeune homme errait sur les bords de la Seine , et rêvait à tous les événemens qui depuis plusieurs mois s'étaient succédés rapidement à ses yeux : le maréchal d'Ancre assassiné par l'ordre du roi ; la signora Galigai , sa femme , arrêtée et conduite à la Bastille ; la reine-mère , prisonnière au Louvre..... et sa pensée , rétrogradant vers le passé , voyait dans tous les règnes précédens une longue suite d'horreurs dont la France supportait alors les terribles conséquences . Les massacres

de la Saint-Barthélemy se représentaient vivement à son esprit; il lui semblait voir les ombres de Catherine de Médicis et de Charles IX tracer à leur passage une ligne sanglante; il lui semblait voir cette belle et galante Marguerite de Valois s'éveiller aux cris des hommes que l'on égorgeait sur sa couche; Henri III, ce prince faible et bon, s'enfuyant du royaume de Pologne pour venir recevoir la couronne de France, et tombant sous le fer d'un assassin; et Henri IV expirant sous le couteau fanatique de Ravaillac; puis, pour délasser son imagination de ces sinistres tableaux, il suivait de l'œil le rapide courant de la Seine, il admirait la noble façade du château royal dont les grises tourelles se détachaient sur un ciel bleu, et sa pensée aimait à se reposer sur cette magnifique et somptueuse demeure, séjour des songes dorés et des illusions.

Mais pendant qu'il rêvait ainsi, il vit une foule tumultueuse couvrir les ponts et les quais, et il se trouva entraîné par ces flots de peuple dont les rangs s'ouvraient pour laisser défilér un long et triste cortège; des militaires, des juges, des prêtres marchaient à la tête, puis on distingue une femme au maintien ferme et imposant; elle est déshéritée de tous les charmes de son sexe, mais elle est belle de son courage, de sa résignation qu'elle puise dans une âme supérieure; elle promène un regard calme autour d'elle et s'écrie: « Que de monde pour voir périr une malheureuse! » et la foule bruyante et curieuse devient tout d'un coup silencieuse et grave. Le cortège défile sous les fenêtres du Louvre, et Éléonora Galigai, accusée de judaïsme et de magie, accusée d'avoir ensorcelé Marie de Médicis qui l'appelait autrefois du doux nom de sœur, et qui l'abandonne aujourd'hui; Éléonora, victime de l'ignorance et de la superstition, passe pour la dernière fois devant cette demeure royale où elle régnait en souveraine il y a peu de tems encore.

Non loin de là, au balcon d'un riche

hôtel, sont réunies plusieurs femmes belles et parées, rieuses et folâtres, qui se jouent avec des rubans et des fleurs, avec leurs colliers et leurs blancs mouchoirs, qui s'enlacent de leurs bras nus et garnis de bracelets, agitent leurs chaînes dorées, et balancent nonchalamment leur tête; sur leur physionomie on ne voit ni pitié, ni émotion, et pour elles une exécution n'est qu'un spectacle où elles viennent faire admirer leurs diamans et leur beauté. Mais le jeune homme remarque une jeune et charmante personne, une vision céleste qui, se penchant le long de la balustrade pour imiter ses compagnes, et jeter comme elles un coup d'œil indifférent sur ce lugubre cortège, aperçoit la maréchale d'Ancre, pousse un cri, et s'enfuit en laissant échapper le bouquet qu'elle tient à la main, et qui, se détachant, tombe sur le jeune inconnu comme une douce rosée. Il s'empresse de ramasser ces fleurs qui allaient être écrasées par des pieds lourds et profanes; il admire ces roses qu'elle a touchées; il recueille dans son cœur le cri déchirant qui lui est échappé et qui a révélé toute sa sensibilité; puis il reste immobile à sa place, oubliant Éléonora qui marche au supplice, et le peuple qui la suit et la plaint. Il est bientôt seul dans ce lieu; les femmes se retirent une à une du balcon; la fenêtre se referme bientôt, mais à travers les vitraux en ogives il distingue de gracieuses et blanches ombres qui se meuvent, se croisent, et disparaissent à ses yeux. Alors il reprend lentement le chemin qu'a suivi le convoi funèbre, tout entier à ses souvenirs, et guidé bien plus par l'instinct que par la volonté, car il ne voit rien qu'une main qui le couvre de fleurs, qu'une brillante apparition qui s'est montrée au milieu d'une scène de deuil, et s'est évanouie aussitôt. Un lugubre et profond gémissement, répété en écho par mille voix, vint le tirer de sa rêverie, et lui apprendre que la célèbre et malheureuse Italienne avait cessé d'exister; et

déjà les nombreux spectateurs abandonnaient le théâtre de mort où bientôt il ne resta plus qu'un échafaud et des traces sanglantes.

M^{me} ÉMILIE MARCEL.

Album.

L'Opéra a été emprunter un sujet de ballet aux *Baigneuses* du Palais-Royal. Il paraît que nous allons avoir le curieux spectacle d'une foule de jeunes et jolies danseuses s'ébattant dans le simulacre d'un fleuve, et déployant leurs grâces dans le costume peu difficile à porter de naïades.

— L'ouverture de la Comédie-Française, non pas *régénérée*, mais décorée à neuf, aura lieu le 10 octobre.

— L'ouverture du Théâtre Italien a eu lieu, ainsi qu'on l'avait annoncé, le 1^{er} octobre, et en présence d'une nombreuse et brillante assemblée. La salle est un séjour délicieux dans lequel les femmes et leurs toilettes ressortent avec beaucoup d'éclat. Les débuts et les rentrées ont été aussi heureux pour les artistes que satisfaisants pour les spectateurs. M^{lle} Grisi, Tamburini ont été accueillis par plusieurs salves d'applaudissemens, par des bravos qu'ils n'ont pas tardé à justifier de la manière la plus brillante. Iwanoff et M^{lle} Schultz ont fait également le plus grand plaisir; le jeune ténor surtout, dont la voix est extrêmement remarquable et promet un digne rival à Rubini. La saison s'annonce enfin d'une manière extrêmement brillante, et il est

probable que la foule se portera sans cesse au Théâtre Italien.

— M^{lle} Mars donne encore des représentations à Dijon. Armand et Ligier sont de retour à Paris, ainsi que M^{me} Pradher.

— Le Vaudeville n'a pas été heureux avec le dernier drame de M. Ancelot : *Têtes Rondes et Cavaliers*, loin d'avoir attiré la foule, l'ont repoussée. Il est quelquefois dangereux pour réussir de s'adresser à l'esprit de parti.

— Nos actrices voyageuses sont revenues à Paris et ont fait de brillantes rentrées sur leurs théâtres : M^{me} Léontine-Volnys au Gymnase, M^{lle} Déjazet au Palais-Royal, M^{lle} Jenny Colon aux Variétés. Le meilleur accueil leur a été fait à toutes.

— Un homme de lettres, connu par quelques productions dramatiques d'un genre assez sérieux, M. Draparnaud est mort le 4 octobre, à la suite d'une longue maladie.

— Il y a quelques jours, une scène tout à la fois comique et touchante se passait sur le boulevard Saint-Martin : le chien qui donne depuis long-tems des représentations à lui tout seul, qui joue aux dominos, qui fait des additions, s'est enfui au moment de commencer le spectacle, ou a été enlevé par un voisin jaloux et barbare. Son maître se désolait sur le boulevard, et déclarait, dans son jargon moitié français, moitié italien, que s'il ne le retrouvait pas, il mourrait avec lui.

— Le *Journal d'un Enthousiaste*, que nous avons donné dans notre avant-dernier Numéro, est extrait de l'*Europe littéraire*.

A ce Numéro est jointe la planche 1007.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S^t-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N^o. 2^e. près le passage de l'Opéra.
 Chapeau en Velours. Manteau en Cachemire garni de dentelle façon
 de Mme Barne rue du Haxant 4.

